



IAIN LEVISON

Je ne suis pas là pour ça

INÉDIT

piccolo  NOIR



Dans un restaurant new-yorkais, Ella a rendez-vous avec sa meilleure amie, une riche héritière, qui doit lui présenter son nouveau « fiancé ». Comme les précédents, il devrait déplaire à son père, c'est pour ça qu'elle l'a choisi. À la fin du repas, un vieil homme se lève, tend à Ella un dessin, et sort sans dire un mot. Il s'agit d'un portrait d'elle, pris sur le vif. Elle ignore qui est l'artiste occasionnel et dans quel imbroglio elle est tombée...

C'est le point de départ d'un scénario diabolique et jubilatoire.

IAIN LEVISON est né en Écosse en 1963, a grandi aux États-Unis. Avec son premier livre, *Un petit boulot*, il rencontre un succès immédiat en France. Critiques drôles et cinglantes de la société américaine, trois de ses romans ont déjà été adaptés au cinéma.

« Un auteur culte. » *Le Monde des Livres*

« Levison met toujours en place des mécaniques implacables. » *Madame Figaro*

« Il y a chez lui la même ironie que chez les frères Coen, matinée d'absurde. » *Sud Ouest*

« L'ironie rageuse de Iain Levison n'épargne personne, et c'est tant mieux ! » *Biba*

Iain Levison

Je ne suis pas là pour ça

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Emmanuelle et Philippe Aronson*

LIANA LEVI  *piccolo*

Parce qu'il porte deux sacs en papier pleins de courses, l'homme pousse la porte de son appartement d'une épaule. Les sacs sont mouillés à cause de la pluie, et le pack de six bières menace de passer à travers le fond, mais il avance tant bien que mal en direction de la cuisine tandis que la lourde porte d'entrée se referme en claquant derrière lui. Une détonation retentit.

L'homme s'effondre raide mort sur le seuil de la cuisine.

Les courses tombent par terre. Le pack de six bières transperce finalement le fond du sac et gît à ses pieds. Une boîte de haricots blancs à la sauce tomate roule sur le parquet du salon avant d'être stoppée dans son élan par le tapis.

L'espace de quelques instants, le silence règne.

La fumée de l'unique coup de feu flotte dans l'air, le tueur observe la scène et ronchonne « Merde ».

Crocheter les deux verrous lui a pris cinq minutes de plus que prévu, et il était à peine entré dans l'appartement quand il a entendu le type s'engager dans l'escalier. Pas le temps de se cacher ou de prévoir quoi que ce soit d'autre. Il se trouvait

dans le salon revolver à la main lorsque la clé avait tourné dans la serrure. Le type avait surgi, ne l'avait même pas vu, la porte s'était refermée derrière lui, et le tueur avait tiré.

Essaie de faire en sorte que ça ait l'air d'un suicide, telles étaient les instructions, non pas *Il faut que ça ait l'air d'un suicide*. Eh bien, il avait essayé. Et ça n'avait pas marché. Personne n'allait au supermarché acheter des bières pour se tirer ensuite une balle à l'arrière du crâne, debout, sans même avoir ouvert la moindre bouteille ni bu la moindre goutte. Il était difficile d'imaginer scène de crime évoquant aussi peu un suicide.

Ce qu'il avait sous les yeux ressemblait exactement à ce que c'était : l'œuvre d'un tueur à gages.

Merde, répète le tueur. Quel bordel.

Inutile de s'appesantir. Il faut avancer. Passer à la suite.

Il ramasse la douille tombée près de la télévision et la fourre dans son petit sac de toile noire. En se redressant il aperçoit son reflet dans le miroir du salon. Son épaisse fausse moustache s'affaisse un peu. Il la remet en place en tapotant dessus, remue les lèvres pour s'assurer qu'elle tient. Puis il s'empare de son casque de chantier noir floqué du logo de la ville et des mots INSPECTEUR DES BÂTIMENTS et le flanque sur sa tête. Après quoi il sort de son sac une paire de fausses lunettes de vue qu'il glisse sur son nez et se regarde dans la glace : il se trouve trop droit. Il voûte légèrement les épaules. Parfait.

Il balaie une dernière fois du regard ce qui l'entoure. Écoute quelques instants derrière la porte pour s'assurer qu'il n'y a personne dans le

couloir, puis ouvre le battant et sort sur le palier. La porte se referme derrière lui et il s'élance dans l'escalier.

Il entend quelqu'un déverrouiller la porte d'un appartement au rez-de-chaussée. Merde. Encore quelques pas et il sera dehors. Il accélère l'allure pour gagner la sortie. Le battant s'ouvre précisément au moment où il passe devant.

« Hé, lui lance une jeune femme. C'est vous le gars de la maintenance ? »

– Inspecteur des bâtiments, réplique-t-il en poursuivant son chemin.

– Mes radiateurs fuient, crie-t-elle. Ça fait des jours et des jours que j'appelle. Vous pourriez...

– Je ne suis pas là pour ça », rétorque-t-il avec fermeté avant de laisser claquer la porte de l'immeuble derrière lui.

Il remonte à grandes enjambées la 85^e Rue et pénètre dans Central Park. Il y a moins de caméras de surveillance dans le parc. Sous le premier pont qu'il rencontre il remarque un jeune couple de Portoricains non loin de là. Les amoureux se dévorent du regard. L'ignorent complètement. Parfait. Il ouvre la fermeture éclair de son sac de toile, arrache sa fausse moustache, enlève ses lunettes et range le tout dans le sac. De même avec le casque. Puis il sort du sac un sweat à capuche d'un rouge délavé et se dépêche de l'enfiler, après quoi il prend dans le même sac noir un autre sac de toile, plié et vert celui-ci. Il le déplie et fourre le sac noir à l'intérieur avant de faire demi-tour et de rebrousser chemin.

Le tueur ressort du parc et prend le métro à la 86^e Rue, direction Brooklyn.

Il achète un téléphone portable prépayé dans une boutique près de Prospect Park, puis s'assied sous un arbre dans le jardin pour le configurer. Il compose le numéro qu'il connaît par cœur. Trois ou quatre sonneries retentissent avant qu'un homme réponde.

« La rénovation de la salle de bains est terminée, dit le tueur.

– Tout s'est bien passé ?

– Plus ou moins. » Il marque une pause pour chercher les mots adéquats. « Pas de quoi se foutre en l'air. »

Il y a un silence, puis l'homme dit : « Merde. Bon, c'est comme ça.

– Exactement, fait le tueur.

– Vérifie ton compte demain, dit l'homme d'un ton presque enjoué. Ah, au fait, j'ai un autre truc pour toi.

– Je t'écoute.

– Pas une rénovation complète, plutôt un service.

– Vas-y.

– J'ai un client qui veut des infos sur un gars.

– T'as pas des gens pour ça ?

– C'est justement le problème, répond l'homme. On n'a strictement rien sur lui, à part un prénom. Lucien.

– Lucien.

– Ouais, et on n'est même pas sûrs qu'il s'appelle vraiment comme ça. Ce qu'on sait, c'est l'identité de la fille chez laquelle il vient d'emménager. Adresse, boulot, on sait tout sur elle. Il va falloir que tu les

suives un peu et que tu récupères quelque chose avec les empreintes digitales et l'ADN du gars dessus. Et que tu nous envoies ça par la poste.

– D'accord, pas de souci, fais-moi parvenir les détails.

– Ça marche. » Le tueur se demande si la conversation est terminée. Il est sur le point de raccrocher lorsque l'homme ajoute : « Et merci.

– Pas de quoi. » Le tueur raccroche et attend le texto avec les précisions. Une fois qu'il l'a reçu il prend quelques minutes, adossé à l'arbre, pour l'apprendre par cœur. Puis il trouve une petite pierre facile à manier, et après s'être assuré en regardant autour que personne ne fait attention à lui, il casse le téléphone à coup de pierre et sur le chemin du retour jette les morceaux dans quatre poubelles différentes.

Ella demande une table pour trois, et la serveuse l'entraîne vers un box près de la vitrine du restaurant qui donne sur la 3^e Avenue. La salle est quasiment vide. Seul un vieil homme est installé à une table près du mur du fond. Il semble l'observer attentivement, et elle détourne le regard.

Consciente d'être crispée, elle se mordille la lèvre tout en considérant la circulation. Elle inspire profondément puis expire. Elle aimerait avoir l'air détendu lorsqu'elle rencontrera Prahla et son dernier petit ami en date, mais elle sait que ça ne va pas bien se passer. Elle va devoir faire semblant d'apprécier le garçon en question, parce que pour une raison ou une autre c'est très important pour Prahla, et elle est déjà fatiguée à l'idée des efforts qu'elle devra déployer malgré tous les signaux négatifs manifestes qu'elle ne manquera pas de percevoir.

Elle connaît Prahla depuis le collège, et au fil des ans ses petits amis se sont tous invariablement révélés être des minables. Avant elle ne se gênait pas pour lui dire ce qu'elle pensait d'eux, mais elle a appris avec le temps que c'était inutile. Prahla lui dira qu'elle a tort, qu'elle est incapable de déceler les qualités intrinsèques de la personne, qu'elle est

cynique et ne voit jamais que la noirceur. Ensuite le petit ami la trompera ou se fera prendre en flagrant délit de mensonge ou encore lui volera des trucs avant de disparaître, alors Prahla pleurera, dira à Ella qu'elle avait raison depuis le début et gémira : « C'est quoi mon problème ? » Ce cercle vicieux s'est reproduit si souvent qu'Ella en a conclu que peu importait pour Prahla la réponse à cette question, ce qu'elle aimait par-dessus tout, c'était le drame qui allait avec ce processus.

Et c'est reparti, songe Ella.

Aucun n'a duré au-delà de quelques mois ; ils ont tous fini par prendre la poudre d'escampette sans jamais plus donner de nouvelles. Ella se demande dans combien de temps celui-ci va s'évanouir dans la nature. Mais qui sait ? Elle essaie de se montrer indulgente. Prahla a peut-être changé. Elles ont toutes les deux vingt-huit ans désormais, l'insouciance de la vingtaine touche à sa fin, et elle se dit que Prahla sent peut-être qu'il serait temps de commencer à se comporter en adulte responsable. Les choses sont différentes pour Prahla, Ella le sait, parce que son père est un milliardaire penjabi, propriétaire de la majeure partie des entrepôts du nord-est des États-Unis, et même si Prahla prétend que ça ne compte pas, c'est tout le contraire. Prahla a obtenu un diplôme en sciences économiques à Princeton, et elle est censée désormais épouser un homme prospère, de préférence originaire du Penjab, même si son père paraît récemment avoir renoncé à cette idée et être prêt à accepter n'importe quel Indien ayant réussi financièrement. Mais cette perspective est mise à mal par le fait que,

depuis quatre ans, Prahla est hôtesse d'accueil dans un restaurant et que tout homme ne travaillant pas en bas de l'échelle du secteur de la restauration semble la rebuter aussitôt.

Par la vitrine, Ella voit Prahla et le nouveau petit ami traverser la 3^e Avenue, et elle s'efforce de glaner autant d'informations que possible avant qu'ils ne se rendent compte qu'elle les observe. D'emblée, elle ne l'aime pas. Il est étalé sur Prahla tel un châle, l'étreignant alors qu'ils marchent, ce qui ne les aide en rien à circuler entre les voitures. Tu sais ce qu'il faudrait faire pour traverser la rue plus facilement et sans danger ? se dit Ella. La lâcher quelques secondes, ça vous éviterait d'avoir l'air d'un quadrupède empoté. Elle sait que Prahla aime ce genre d'attention. Mais pour Ella, au mieux c'est immature, au pire c'est surjoué, et quoi qu'il en soit c'est probablement signe que la relation ne durera guère.

Waouh, qu'est-ce que je suis salope, pense Ella. Il faut lui donner sa chance, au gars.

Prahla aperçoit son amie à travers la vitrine et lui fait signe. Ella la salue à son tour et se dit qu'elle est belle, qu'elle semble heureuse. Soudain Ella se sent optimiste, elle se surprend à espérer sincèrement pour Prahla que cette fois ce sera différent. Les amoureux entrent dans l'établissement, s'approchent et s'installent sur la banquette.

« Je m'appelle Lucien », dit l'amoureux, tendant la main à Ella en lui lançant un sourire dévastateur. Il a les traits ciselés d'un mannequin, un regard perçant et les cheveux légèrement ébouriffés. Au moins il est canon, songe Ella en se présentant.

Certains des ex de Prahla n'avaient même pas ça pour eux.

Au fur et à mesure du déjeuner, Ella décide de compter les signes avant-coureurs que Prahla a ratés. Un : il fait du plat à la serveuse. Deux : il dit qu'il vient de l'Arizona et semble pourtant avoir un accent canadien. Trois : il change de sujet quand on parle de l'Arizona ou du Canada. Quatre : il s'excuse d'avoir oublié son portefeuille quand arrive l'heure de payer l'addition, laissant Prahla et Ella se la partager.

Cinq, et celui-là compte triple : Lucien travaille au même restaurant que Prahla depuis précisément trois semaines et vit à présent chez elle « en attendant de se trouver un endroit ». Ella a envie de se prendre la tête dans les mains, mais elle s'efforce de sourire plaisamment en apprenant la nouvelle.

Le vieil homme à la table du fond la dévisage encore, remarque Ella. La salle, qui s'était remplie pour le déjeuner, s'est de nouveau vidée. Un autre homme, chauve, en surpoids et vêtu d'un costume froissé, s'est installé dans un box voisin et semble lui aussi l'observer. Soudain mal à l'aise, elle se tourne vers Lucien et Prahla qui se regardent dans les yeux. Puis Lucien embrasse longuement Prahla, et Ella ne peut que regarder ailleurs. Le type au costume froissé sirote un café, fixant le vide devant lui, concentré, mais semble-t-il conscient de tout ce qui l'entoure tel un chat. Le vieil homme continue de la scruter.

« Bon, lance Ella, consultant sa montre, et le son de sa voix fait sursauter Prahla et Lucien, qui s'écartent brusquement l'un de l'autre.

– Il faut que je sois au boulot à quinze heures », soupire Lucien. Là-dessus, il tape du plat de la main sur la table et se sépare complètement de Prahla pour la première fois depuis l’instant où Ella a posé les yeux sur lui. Debout, il lui tend la main en lui adressant un nouveau sourire dévastateur, et elle lui sourit en retour de toutes ses dents. Il ne m’aime pas non plus, songe-t-elle tandis qu’ils se sourient généreusement.

Lucien part, et les deux jeunes femmes l’observent par la vitrine tandis qu’il attend au passage piéton. Prahla dit : « Ce n’est pas la peine de me parler du fait qu’il vit chez moi. C’est juste pour quelques semaines. »

Ella secoue la tête, l’air désapprobateur, mais ne fait aucune remarque. Mutine, Prahla lui sourit. Prahla aime qu’on la désapprouve, se dit Ella depuis un moment, c’est même tout l’enjeu. Elle lui sourit en retour.

« Sérieusement, Prahla, lâche-t-elle secouant la tête mais toujours souriante.

– Oh, ça va. On dirait mon père.

– J’ai toujours aimé ton père », se défend Ella avant de boire une gorgée de café. C’était vrai. Si elle n’avait rencontré le père de Prahla qu’à deux reprises – il est d’ordinaire en voyage d’affaires –, il lui avait paru à chaque fois gentil, classe et avenant. Elle croit ce que Prahla raconte à son sujet, qu’il est colérique et veut toujours tout contrôler, mais elle n’a jamais pour sa part été témoin de ce genre de comportement.

« Si tu l’aimes tellement, tu n’as qu’à le laisser *te* choisir un putain de mari, riposte Prahla.

– Je croyais qu’il avait laissé tomber tout ça, remarque Ella.

– Il ne laissera jamais tomber, dit Prahla, rictus désinvolte aux lèvres, signifiant clairement que le sujet lui est parfaitement égal. On dirait Terminator. Son but ultime, c’est le mariage. Il est programmé pour ça. *Il ne s’arrêtera pas avant que tu sois... mariée.*» Elle prononce cette dernière phrase comme si c’était la voix off d’une bande-annonce, et elles rient toutes les deux.

Prahla se perd un instant dans ses pensées. « Il ne me veut que du bien, finit-elle par admettre. Je n’y peux rien. » Elle semble peinée l’espace d’une seconde, et Ella se dit qu’elle est sur le point de pleurer. Puis soudain elle retrouve sa joie de vivre, et ajoute : « J’ai appris plus en travaillant quatre ans au Caernarvon qu’en quatre ans à Princeton.

– Comment fumer de l’herbe dans une pomme par exemple ? raille Ella.

– Non, ça je l’ai appris à Princeton », réplique Prahla.

Ella voit le vieil homme se lever de sa banquette au fond de la salle, glisser un sac en toile sur son bras, et se diriger vers leur table. Il tient à la main ce qui ressemble à une grande feuille de papier, et en passant près d’Ella il la lui tend. C’est un portrait d’elle en couleurs, assise dans le box avec la 3^e Avenue en arrière-plan. Les détails du dessin la frappent, et admirative elle le contemple un instant avant de lever les yeux vers le vieil homme, mais ce dernier n’est plus là. Elle fait volte-face sur la banquette, juste à temps pour le voir quitter le restaurant et se fondre dans la foule dehors.

« La vache, s'exclame Ella et elle montre le portrait à Prahla : Regarde ça. »

Bouche bée, Prahla dit : « C'est magnifique. C'est tellement bizarre. Tu savais qu'il te dessinait ?

– J'avais vu qu'il me fixait, mais je me suis dit que c'était, tu vois, un pervers.

– Tu devrais l'encadrer », suggère Prahla.

Ella acquiesce, consciente que le portrait a complètement modifié la dynamique de leur conversation. Ella rajoute quelques pièces de pourboire sur le tas de billets que Prahla a posé sur l'addition, et elles se lèvent pour partir. Ella roule délicatement le dessin et balaie la salle du regard tout en se dirigeant vers la sortie. Hormis l'homme au costume froissé, les lieux sont vides. Même la serveuse s'est éclipsée dans les cuisines.

Dehors, dans la 3^e Avenue, Ella enlace Prahla et elles évoquent la prochaine fois où elles se reverront. Ella part travailler à Overland Park dans le Kansas lundi, et Prahla va s'occuper de son chat. Elle va venir chez elle avec Lucien, s'inquiète Ella, se rendant compte que pendant un certain temps, quoi qu'elle organisera avec Prahla, Lucien sera toujours là. Elle décide de ne rien dire. C'est inutile. Si elle demande à Prahla d'aller seule nourrir Gustav, Prahla va se vexer, et peut-être même amener Lucien avec elle précisément parce qu'Ella aura abordé le sujet. Il est trop tard pour changer ses plans maintenant et demander à l'un de ses voisins de s'en occuper. Elle tend à Prahla le double de sa clé, et elles se séparent. Prahla traverse la 3^e Avenue tandis qu'Ella, debout devant le restaurant, allume une cigarette.

Alors qu'elle prend la direction du métro, elle jette un dernier coup d'œil à travers la vitrine. L'homme au costume froissé saisit un couteau et une fourchette sur la table à laquelle elle vient de déjeuner. Le dos tourné à la rue, il surveille la salle pour voir si la serveuse revient. Elle secoue la tête. Cette ville est tellement étrange. Un type vous donne un magnifique portrait de vous et un autre vole les couverts à votre table.

Ce n'est qu'une fois dans la rame qui l'emmène chez elle qu'elle se demande pourquoi le type, s'il voulait voler des couverts, n'a pas tout simplement pris ceux qui se trouvaient sur sa propre table ? Ça aurait été beaucoup plus facile. Et pourquoi portait-il des gants en latex ?

Prahla et Lucien ouvrent la porte de l'appartement d'Ella, et Gustav, le chat, les accueille aussitôt, miaulant. Gustav connaît bien Prahla... c'est elle qui s'occupe de lui la plupart du temps quand Ella s'absente pour le travail, et elle lui apporte toujours du saumon poché de chez Zabar's. Il se frotte contre ses jambes pendant qu'elle ouvre le paquet renfermant le pavé qu'elle a acheté.

« Ça sent le restau chinois, ici, remarque avec dégoût Lucien.

– Il y en a un au rez-de-chaussée », dit Prahla. Lucien vit avec Prahla au deuxième étage d'un petit immeuble en grès rouge de la 88^e Rue Ouest, dont le loyer devrait normalement s'élever à sept mille dollars par mois environ. Mais Prahla ne paie rien parce que son père est propriétaire du bâtiment. Lucien balaie du regard l'appartement d'Ella, un petit studio dans le Village qui empeste la cuisine chinoise et les ordures des bennes dans la ruelle. C'est ce qu'on peut s'octroyer de mieux à Manhattan, songe-t-il, quand on est une personne normale. Ce qui ne fait que réaffirmer une de ses convictions profondes, à savoir qu'il vaut mieux

être riche. Et que si l'on ne peut pas l'être, mieux vaut avoir des amis riches.

Ils regardent tous deux le chat dévorer le saumon, puis Prahla s'éloigne du côté de la chambre pour jeter un coup d'œil à l'armoire d'Ella. Bien qu'elle soit fauchée et que presque tout son fric passe dans ce studio minable, celle-ci arrive à se trouver des tenues stylées. Prahla aime regarder ses vêtements pour se donner des idées, et même si Ella ne trouverait sans doute rien à y redire, elle fait toujours bien attention de remettre chaque chose à sa place.

Gustav termine le saumon et aussitôt se dirige vers Lucien, queue en l'air, en ami. Lucien connaît les chats, et en moins de deux Gustav se laisse copieusement caresser, ronronnant comme une tondeuse à gazon. Lucien espère que Prahla va le remarquer. Il sait que les femmes aiment voir les hommes créer des liens avec les animaux et les enfants. Il se met à parler à voix haute au félin, dans l'espoir d'attirer l'attention de la jeune femme, mais elle est concentrée ailleurs.

Lucien se désintéresse de Gustav et déambule dans l'appartement exigu d'Ella. Des trucs pseudo artistiques partout, se dit-il, typique. Il a compris qu'Ella ne l'aimait pas à la seconde où ils se sont rencontrés ; il a attentivement observé son expression lorsque Prahla lui a précisé qu'il vivait chez elle, et il a perçu l'éclair de dégoût. Elle s'est empressée d'afficher à la place un sourire de façade avec lequel elle a cru tromper son monde, mais rien ne lui avait échappé. Lucien est passé maître en matière de sourire hypocrite et il ne supporte pas

ceux qui ne savent pas le singer correctement. C'est un vrai savoir-faire, ça se travaille.

Sur le bureau d'Ella trônent trois cintres métalliques que quelqu'un a transformés en danseuses. Lucien s'empare de l'un d'entre eux et l'examine. C'est le genre de truc sur lequel Jenna, dans l'Utah, se serait extasiée. Les femmes aiment les conneries comme ça. Combien de temps faut-il pour apprendre à donner une forme à peu près digne de ce nom à un cintre métallique ? se demande-t-il. Certains mecs apprennent à jouer de la guitare pour impressionner les femmes. Les cons. Ça prend des années. Alors qu'il suffit d'une pince et d'un cintre pour façonner en quelques jours un objet comme celui qu'il tient dans les mains, se dit-il. Il remet à sa place la fine silhouette en fil de fer et se dirige vers la cuisine.

Maintenues avec des aimants arborant des messages spirituels, une trentaine de cartes postales tapissent le réfrigérateur en acier inoxydable. *Quand on traverse une épreuve, il ne faut pas se décourager.* Pourquoi les gens aiment pareille ineptie ? s'interroge-t-il. *Le but de votre existence est peut-être de servir d'avertissement aux autres.* Celle-là le fait rire. Il se penche pour regarder le côté du frigo.

Putain de merde.

Lucien recule d'un pas et fixe le dessin. C'est un portrait d'Ella. On dirait un Montrose. Quelqu'un a vraiment l'œil pour reproduire sa manière de travailler les couleurs et les ombres, songe-t-il. Cette personne pourrait devenir faussaire professionnel. Un plan s'élabore instantanément dans la tête de Lucien. Il pourrait demander à Ella de lui présenter

l'auteur du portrait et ce dernier pourrait, vite fait bien fait, produire quelques faux Montrose que Lucien vendrait à des galeristes. Il prétendrait les avoir trouvés dans la cave de sa grand-mère. Il faudrait qu'il consulte la page Wikipédia de Montrose pour glaner quelques informations à glisser par-ci par-là, afin de donner l'impression d'avoir un lien avec l'artiste. Lucien sait que Montrose s'est d'abord fait connaître dans l'Iowa, il pourrait donc dire que sa grand-mère habite là-bas. Il allait falloir regarder d'un peu plus près une carte de l'Iowa et retenir quelques noms de lieux.

Sous l'effet de l'adrénaline, Lucien écarquille les yeux. Pourquoi n'avait-il pas pensé à ça avant ? Il serait incroyablement facile de contrefaire un Montrose, parce que Montrose était un cinglé qui vivait reclus et personne ne savait rien sur lui. Tout ce que pourrait dire Lucien serait impossible à vérifier ; il n'y avait aucun élément de comparaison connu. Montrose avait commencé à distribuer ses dessins dans des restaurants de l'Iowa en 1989, et ensuite d'autres avaient surgi un peu partout dans le pays. Toujours dans des restaurants, toujours des portraits de clients assis sur des banquettes, et Montrose n'avait jamais dit un seul mot aux personnes qu'il dessinait. Il leur tendait simplement le dessin avant de s'éclipser.

« Hé, Prahla », lance Lucien. La jeune femme sort la tête de l'armoire d'Ella et fait les quelques pas la séparant de la cuisine. Lucien désigne le dessin. « Tu sais qui a fait ça ? »

– Oh, ça, ouais, répond Prahla. Après ton départ du restaurant l'autre jour, un type s'est approché

de notre table et l'a donné à Ella. » Elle regarde un instant le portrait. « Je suis trop jalouse. J'aurais aimé qu'il me dessine, moi. »

Lucien sait ce qu'il est censé dire. « Oh, chérie, s'il t'avait vue en premier, c'est toi qu'il aurait dessinée, c'est sûr. Tu te souviens, on est arrivés après Ella. » Il l'attire à lui et l'embrasse. « Quand il t'a vue, je te parie qu'il s'est dit, merde, je me suis trompé de fille, mais c'était trop tard pour tout recommencer. » Lucien se demande s'il en a trop fait, mais Prahla lui adresse un grand sourire et lui rend son baiser.

« Bon, déclare Lucien, il a dit quelque chose ce gars ? »

– Non. Il lui a juste tendu le dessin et il est parti.

– Il ressemblait à quoi ? » Prahla commence à s'interroger sur son intérêt grandissant, observe-t-il. Il faut qu'il rétropédale. « Simple curiosité, ajoute-t-il.

– Je ne sais pas. » Elle hausse les épaules. « C'était un petit vieux avec une casquette plate. Il a disparu en un quart de seconde. Pourquoi ? »

Lucien s'éloigne du frigo. « Je ne sais pas. Je me dis que c'est vraiment bien. »

Ils fixent tous deux le portrait quelques instants encore, puis Prahla part nettoyer la litière de Gustav. Lucien n'arrive pas à croire ce qu'il vient d'entendre. Est-ce que ça pourrait être un vrai Montrose ? Personne n'a vu ce mec depuis trente ans ; si ça se trouve il est à New York. C'est possible. Les gens pensaient qu'il avait arrêté il y a trente ans parce que c'était allé trop loin.

Les dessins de Montrose ont fini par se vendre plusieurs dizaines de milliers de dollars, et donner

à quelqu'un un portrait revenait à lui offrir un billet gagnant de loterie. D'après ce qu'on racontait, son désir initial était d'égayer la journée d'un inconnu, mais le capitalisme s'en était mêlé et avait tout gâché. Un milliardaire japonais avait entrepris de collectionner ses œuvres, ce qui avait fait flamber les prix. Les proches de l'heureux propriétaire d'un Montrose en étaient venus à s'attaquer en justice pour obtenir leur part sur la vente. Selon le monde de l'art, tout ça avait dépassé les bornes pour Montrose, et il avait tout simplement pris sa retraite, heureux de retomber dans l'anonymat. Et apparemment il n'avait jamais profité de tout cet argent.

C'était soit ça, soit il s'était fait renverser par un camion ou quelque chose dans le genre. Personne ne savait. Et là était le truc, précisément, se dit Lucien, en regardant le coin en bas à droite du dessin, où Montrose signait toujours ses œuvres d'une écriture très caractéristique. Celui-là ne semble pas signé. Mais Lucien écarte l'aimant qui le fixe à la paroi du réfrigérateur. Et là, en pattes de mouches, pile dans le coin : MONTROSE.

Lucien remet l'aimant à sa place.

Cette conne a pris une œuvre qui vaut cinquante mille dollars et l'a collée sur son frigo avec des aimants.

OK, nouveau plan. Beaucoup moins complexe que l'idée du faussaire. Tout ce que j'ai à faire, c'est de regarder où Prahla met la clé de l'appartement d'Ella quand on sera de retour chez elle.

Lucien s'y prend toujours de la même façon lorsqu'il débarque dans une nouvelle ville. D'abord,

il se dégote un boulot dans un endroit que les gens riches côtoient... hôtels cinq étoiles, restaurants chics, concessionnaires de voitures de luxe, boîtes de nuit des beaux quartiers, services de limousines avec chauffeur. Ce genre de sociétés n'avait plus de secret pour lui et il en avait toujours tiré profit d'une manière ou d'une autre, mais rien n'égalait jamais les galeries d'art.

Lucien aime les galeries d'art. Il suffit de dire aux femmes qu'on aime les galeries d'art pour qu'elles tombent amoureuses de vous, ce qui lui fait d'autant plus aimer lesdites galeries. Alors que la plupart des mecs passent leurs dimanches à regarder des matchs de foot, Lucien écume les galeries ouvertes ce jour-là et contemple longuement les œuvres accrochées, quelles qu'elles soient. Il ne comprend pas pourquoi certains hommes ont du mal à rencontrer des femmes. Quand il suffit de mettre le nez dans n'importe quel livre d'art, d'apprendre deux ou trois trucs et foncer ensuite dans une galerie. Évidemment être beau comme un acteur de cinéma aide toujours, mais prenez Charles Manson par exemple. C'était un criminel petit et fauché, et il possédait un véritable harem. Manson avait sa guitare, et Lucien, lui, son amour proclamé pour les galeries d'art.

Il fallait trouver son truc, voilà tout.

Ce qu'il y a de mieux avec les filles des galeries d'art, c'est que la plupart du temps elles ne posent aucune question. Quand on pêche une fille via une appli de rencontre, elle vous fait passer un interrogatoire en bonne et due forme avant de baisser sa garde. Quand on en rencontre une dans une

galerie d'art, elle pense tout de suite que vous êtes quelqu'un de bien. C'est ce que Jen à Salt Lake City lui a dit lors de leur première rencontre. « Tu es quelqu'un de bien, Christian. » Il se faisait appeler Christian à l'époque. Un super nom. Il l'aurait gardé pour New York si tout n'avait pas tourné en eau de boudin. Ces putains de fouineurs de Mormons ne pouvaient tout simplement pas s'occuper de leurs affaires.

L'autre truc bien avec les galeries d'art, c'était que tout n'était qu'une vaste arnaque. Ça ne pouvait pas être autrement. Autant de gens riches qui paient des sommes d'argent extravagantes pour des croûtes merdiques. Il y a un type lambda qui peint une toile, ou transforme un tas de boue en sculpture, et ensuite des snobinards, verre de vin à la main, décrètent que c'est un chef-d'œuvre et l'argent coule à flots. Impossible de faire ça avec les voitures d'occasion qu'il vendait quand il est pour la première fois entré dans une galerie d'art. On ne pouvait pas affirmer : « Il y a un riche alcoolo qui écrit pour un magazine, et d'après lui cette Nissan Sentra vaut 700 000 \$ ». Mais avec l'art, on pouvait le faire et les gens vous prenaient au sérieux. C'était magnifique.

Mais même dans ses rêves les plus fous, jamais il n'aurait cru que les quelques connaissances en matière d'art moderne qu'il possédait pussent effectivement lui servir de manière tangible. Il n'en revenait pas de la chance qu'il avait. Prahla ouvre la porte de son... leur... appartement, et Lucien pénètre à l'intérieur à sa suite. Il n'arrivait pas non plus à croire à la chance qu'il avait eue de tomber

sur Prahla. Tout s'était parfaitement synchronisé. Trois jours après avoir débarqué d'un autocar à Port Authority, il s'était fait embaucher comme serveur au Caernarvon, l'établissement parfait pour rencontrer des femmes riches. Et la plus riche de toutes, comme il l'avait vite découvert, n'était pas une des clientes mais une des hôtesse d'accueil. Qui l'aurait cru ?

« Il faut que je sois au boulot dans vingt minutes, lui dit Prahla, gagnant la chambre. La vache, ça commence à sentir ici. Tu pourrais descendre la poubelle ?

– Bien sûr, pas de problème, chérie. » Lucien n'est pas un imbécile. Il sait qu'accomplir les menues tâches domestiques, en particulier au début d'une relation, lui donne du crédit. Il a perfectionné ses compétences, en matière de lessive et de cuisine simple par exemple. Mais s'il descend la poubelle maintenant comme il le devrait, il ne verra pas où Prahla range la clé de l'appartement d'Ella. Il la rejoint dans la chambre, et taquin, lui touche les fesses.

« Pas maintenant », réplique fermement Prahla. Elle ôte son chemisier et debout devant lui en soutien-gorge et jean, elle remarque qu'il continue de la regarder. « Vas-y, lui lance-t-elle, irritée. Descends la poubelle. »

Lucien étouffe un rapide éclair de colère. Il connaît suffisamment bien les riches connasses pour savoir qu'au début elles ne sont qu'amour et principes hippies, mais qu'elles finissent tôt ou tard par vous parler comme si vous étiez leur homme à tout faire. Ce n'est qu'une question de temps.

Comme Lucien ne veut pas que les choses virent au vinaigre, il sourit.

« Je vais être en retard », ajoute-t-elle. Après quoi elle tourne les talons, sort la clé et quelques mouchoirs en papier de sa poche et met le tout dans un des tiroirs de la commode avant d'enlever son jean. Sans la quitter des yeux, Lucien lui sourit derechef, de toutes ses dents.

« Tu es magnifique », souffle-t-il.

Elle lui fait une moue contrariée mais il sait qu'elle aime ça. Elle enfile une jupe, et Lucien s'en va prendre la poubelle. Une fois qu'il est en bas dans le sous-sol, Prahla lui crie au revoir du rez-de-chaussée et il la salue en retour, puis il entend la porte d'entrée de l'immeuble se refermer derrière elle. Gonflé à bloc, il remonte à l'appartement, se précipite dans la chambre, s'empare de la clé dans la commode, fonce chez Ella et vole le dessin sur le réfrigérateur.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original: *The Portrait of Ella*

© 2026, Éditions Liana Levi

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Je ne suis pas là pour ça*
de Iain Levison

a été réalisée en février 2026
par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1206-3)

ISBN ePDF: 979-10-349-1208-7